

EXPLOITATION, DESTRUCTION ET PROTECTION DES PINNIPÉDES

par Patrice PAULIAN

Comme les autres mammifères marins, Siréniens et Cétacés, les Pinnipèdes ont été, de tout temps, recherchés par l'homme pour le cuir, la fourrure, la graisse, la viande ou l'ivoire. Autrefois cette chasse n'était pratiquée que par les peuples côtiers et uniquement pour leur propre consommation. Familiale ou artisanale, elle n'avait, semble-t-il, qu'une influence très faible ou même nulle sur l'équilibre des espèces et l'importance des populations animales. Mais à partir du XVII^{me} siècle, l'homme se lança dans la chasse industrielle et arma de véritables flottes de navires phoquiers. Dès sa découverte, toute île riche en Pinnipèdes était exploitée à outrance. Des espèces furent pratiquement exterminées jusqu'au moment où l'on comprit enfin que, si l'on voulait continuer leur exploitation, il fallait les protéger. Dans de nombreux pays, une chasse rationnelle, sous contrôle scientifique, a remplacé les massacres inconsidérés du passé. Pour certaines espèces, hélas ! il était trop tard : elles avaient disparu ; d'autres avaient été si réduites en nombre qu'elles n'ont pas encore réussi à reformer les grands troupeaux d'autrefois.

Il semblait donc acquis que toute chasse industrielle doit être précédée d'études biologiques sérieuses et accompagnée de mesures de protection adéquates. Or, il serait question de reprendre l'exploitation des Eléphants de mer aux Iles Kerguelen, alors que les observations nécessaires n'ont pas été faites, que l'on ignore tout de l'importance du troupeau qui fréquente ces îles et qu'aucune réglementation de chasse n'y existe à l'heure actuelle. Dans ces conditions, il n'est peut-être pas superflu de résumer en quelques lignes l'histoire de plusieurs espè-

ces de Pinnipèdes qui ont été l'objet d'une chasse intensive. On espère, par ces exemples, montrer que, pour ne pas retomber dans les erreurs néfastes du passé, il faut associer, à une exploitation judicieusement conduite, des mesures de protection adaptées aux circonstances.

*
**

Callorhinus ursinus. — Otarie des Pribilof, plus connue sous le nom de Phoque à fourrure.

Quand, après des années de recherche, Gerassim Pribilof découvrit, perdues dans les brouillards du détroit de Behring, les îles qui portent aujourd'hui son nom, celles-ci, l'île St-Paul et l'île St-Georges, étaient littéralement couvertes d'Otaries. Immédiatement ce fut le massacre. En quelques années le troupeau déclina : en 1834, d'après V.B. Scheffer, il n'y avait plus qu'un million environ d'Otaries sur les îles Pribilof. Des mesures de protection très sévères prises alors par les Russes permirent au troupeau de se reconstituer et, en 1867, quand les Etats-Unis achetèrent l'Alaska à la Russie, on évaluait l'effectif à 2.500.000. Le nombre des animaux que l'on pouvait tuer annuellement était strictement limité et, normalement, le troupeau n'aurait pas dû présenter de fluctuations importantes dans les années à venir. Mais le braconnage à terre et la chasse pélagique s'en mêlèrent : en moins de 50 ans l'effectif tomba à une vitesse vertigineuse ; en 1911 on ne comptait plus que 123.600 têtes. Les Etats-Unis s'inquiétèrent de cette situation dès la fin du XIX^{me} siècle et, après de difficiles négociations internationales sur lesquelles nous passerons, la police des « terres à Phoques » resta aux Etats-Unis. Ceux-ci appliquèrent immédiatement un programme de protection très sérieux qui porta ses fruits sans tarder, et le troupeau se reconstitua pour atteindre à l'heure actuelle 3.613.653 têtes. La figure 1 montre les fluctuations du nombre des Otaries des Pribilof depuis la découverte de ces îles. Il apparaît qu'à deux reprises le troupeau fut en perte de vitesse et qu'en 1911 il était sur le point d'être totalement détruit. Si des mesures n'avaient été prises à cette époque, la destruction radicale des Otaries des Pribilof aurait fait disparaître en deux ou trois ans une importante source de richesse. Actuellement, l'exploitation est conduite très rationnellement : on tue chaque année environ 66.000 Otaries, surtout des mâles de trois ans dont la fourrure est très estimée et il n'y a aucune raison pour que ce rendement baisse dans l'avenir.

Arctocephalus philippi (Peters) = *A. Townsendi* Merriam (1).

Cette Otarie habitait l'Ile Juan Fernandez, au large du Chili, concurremment avec *A. australis* (Zimmermann), les îles au large de la Californie (Iles San Benito, Iles Santa Barbara, Ile Guadalupe, Iles Farallone) et

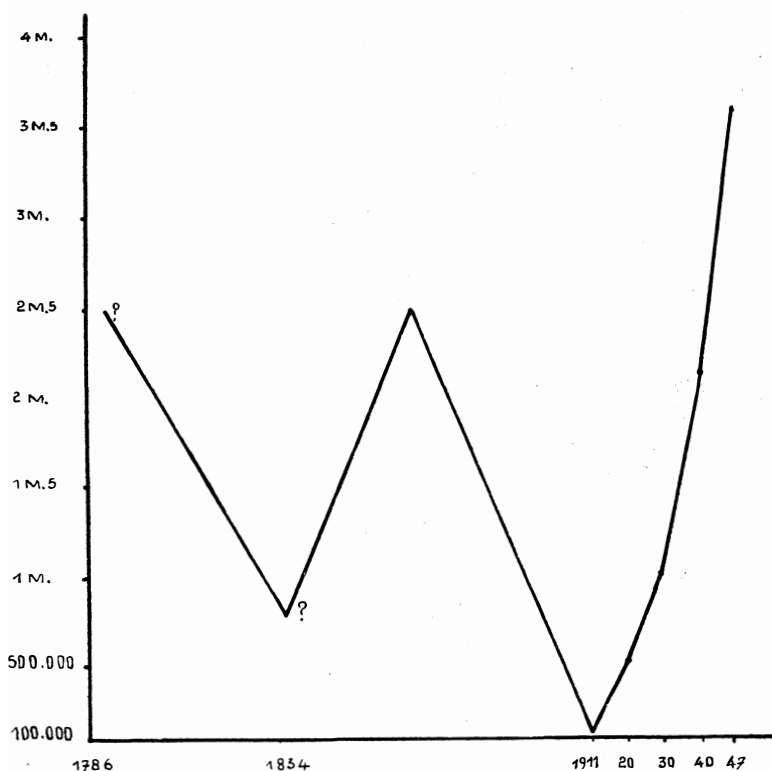


Figure 1. — Fluctuations du troupeau de *Callorhinus ursinus* des Pribilof de la découverte des îles à 1947 (d'après V.B. Scheffer, 1954).

également les côtes de Californie. Au XVIII^me siècle, cette espèce très abondante fut l'objet d'une chasse intensive. On ne possède que très peu de chiffres, mais tous montrent une nette diminution de l'espèce dès le début du XIX^me siècle. C'est ainsi qu'aux Iles San Benito, en 1806, 8.338

(1) Pour la synonymie d'*A. philippi* cf. J. King 1954.

peaux furent récoltées (Townsend 1924) et, en 1810-12, aux Iles Farallone, 73.402 peaux (Starks 1922). Or, dès 1826, *A. philippi* avait pratiquement disparu des Iles Farallone. Sur l'Île Guadalupe on en vit encore de temps à autre quelques exemplaires : 7 en 1892 (Merriam 1897), 2 en 1922 (Starks 1922), quelques-uns en 1929 (Townsend 1930). Depuis il n'en fut plus vu aucun (Bartholomew et Hubbs 1952). A l'heure actuelle on ignore si cette Otarie existe toujours, mais en nombre très restreint, ou si elle est définitivement disparue. Ainsi, en deux siècles, faute de comprendre leur propre intérêt, les hommes ont détruit, tant sur les îles que sur les côtes de Californie, une espèce particulièrement nombreuse.

Arctocephalus gazella (Peters). Otarie de Kerguelen.

Lors de la découverte de l'archipel de Kerguelen en 1772, les côtes abondaient en Otaries (*A. gazella*). Cela fut connu aussitôt après le passage de Cook en 1774. Immédiatement les chasseurs entrèrent en campagne et se livrèrent à des massacres inouïs. Dès 1825 les Otaries étaient devenues rares et John Nunn, phoquier lui-même, qui passa à cette époque plusieurs années sur l'Archipel, considérait qu'au rythme où elles étaient détruites, les Otaries ne tarderaient pas à disparaître. En 1874, le *Challenger*, à son passage aux Kerguelen, réussit à en trouver et à en récolter deux spécimens; la même année l'expédition de la *Gazelle* put en recueillir deux autres qui furent décrits par Peters. Depuis cette époque le silence était tombé sur cette espèce considérée par certains auteurs comme probablement disparue. Les recherches de ces dernières années ont permis de montrer que cet animal existait encore, quoique en nombre très réduit. *A. gazella* se reproduit sur l'Île Bouvet : le Docteur Olstad en 1927-28 (*in* Sivertsen 1954) en évaluait la population totale, nouveau-nés, jeunes et adultes, à 1.000 ou 1.200 individus. A l'Île Heard l'espèce a été vue ces dernières années en petit nombre, 31 au maximum, et ne semble pas s'y reproduire (A. M. Gwynn 1953). L'opinion de Gwynn, qui était celle de Gibbney (*in verbis*) est qu'il s'agit là d'animaux en provenance des Kerguelen. En ce qui concerne les Iles Crozet, nous ne savons rien mais il est possible qu'il y existe encore des Otaries et on a tout lieu de croire qu'il s'agirait alors d'*A. gazella*. A l'Île Marion une petite colonie s'est maintenue (Rand 1954). Aux Kerguelen, j'ai eu la chance d'en capturer un spécimen en 1951. Les années suivantes quelques Otaries indéterminées ont été vues : il s'agissait vraisemblablement de cette même espèce.

Il faudrait évidemment des recherches sérieuses tout autour du littoral des Kerguelen et aux Crozet pour connaître l'importance numérique exacte de cette espèce. Toutefois, dans l'état actuel de nos connaissances, il est possible, sinon probable, que la population totale d'*Arctocephalus gazella* répartie sur les Iles Bouvet, Marion, Crozet, Kerguelen et Heard ne dépasse pas 3 ou 4 milliers d'individus; peut-être même est-elle inférieure à ce chiffre. Ainsi une espèce qui, jadis, fournissait des cargaisons entières de peaux, est réduite presque à néant. *Arctocephalus gazella* a réussi à échapper à une destruction totale mais les grands troupeaux d'autrefois ne pourront peut-être jamais se reconstituer. Commercialement, l'espèce est éteinte.

Arctophalus sp. Otarie de l'Ile Amsterdam.

L'identité spécifique de l'Otarie de l'Ile Amsterdam est actuellement inconnue; à plusieurs reprises des noms lui ont été attribués mais il semble bien qu'aucun ne lui convienne. Cette espèce est en tout cas très différente de l'*A. gazella* alors qu'il semblait très possible, vu la proximité des Kerguelen (1.450 kilomètres), que ce fut la même espèce. Je ne m'étendrai pas ici sur cette question de systématique; j'y reviendrai ailleurs.

Au XVIII^{me} siècle, probablement même avant puisque la découverte de l'Ile Amsterdam date de 1522, de nombreux navires venaient chasser les Otaries sur les Iles St-Paul et Amsterdam, où elles pullulaient. Il était classique qu'un navire passant à proximité des îles y laissât quelques hommes pendant plusieurs mois pour y chasser ces animaux et préparer leurs peaux qui étaient vendues principalement en Chine où elles étaient très appréciées. L'aventure qui arriva en 1792 au Capitaine Péron est bien connue; elle est caractéristique des méthodes de l'époque. Laissé sur l'Ile St-Paul avec quelques hommes, il constitue un beau stock de peaux. Passe ensuite un autre navire qui lui vole sa récolte. Quant au bateau de Péron, il ne revient pas : on est en guerre, l'ennemi l'a saisi, etc. Le plus intéressant pour nous est de savoir que Péron considérait comme tout à fait normal d'être laissé sur l'île pour tuer les Otaries, et que pendant son séjour d'autres navires sont venus dans le même dessein. Ces prélèvements excessifs ont évidemment eu pour conséquence de réduire dans des proportions énormes le troupeau des Iles St-Paul et Amsterdam. A l'heure actuelle cette espèce n'est plus représentée que par environ 1.500 individus. Commercialement, elle est donc aussi éteinte.

Mirounga angustirostris (Gill). Eléphant de mer du Pacifique nord.

Espèce différente de l'Eléphant de mer austral quoique très voisine, *Mirounga angustirostris* était autrefois extrêmement commun le long des côtes de Californie et de Basse Californie, de même que sur les îles adjacentes. Ce Phoque fut chassé de façon si intensive que le troupeau ne tarda pas à diminuer dans des proportions catastrophiques et dans la seconde moitié du XIX^me siècle l'espèce était considérée comme éteinte. Elle fut cependant « redécouverte » en 1892 par Townsend mais avait frisé

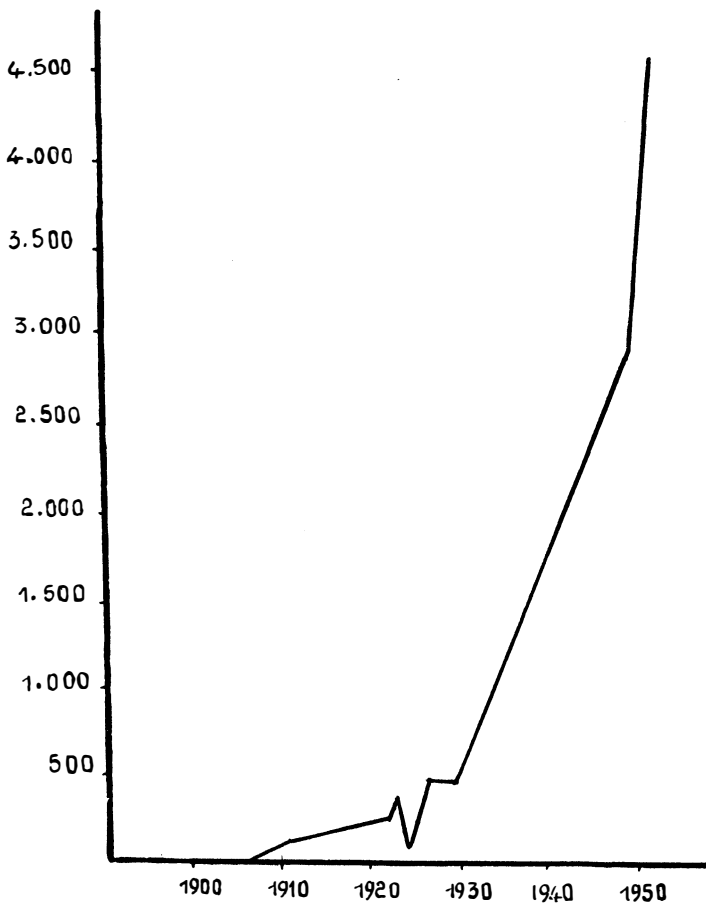


Figure 2. — Courbe d'accroissement de la population de *Mirounga angustirostris*, de la redécouverte de l'espèce à 1950 (d'après G.A. Bartholomew Jr. et C.L. Hubbs, 1952).

l'extinction complète; en effet, selon l'opinion d'autorités en la matière, G.A. Bartholomew jr. et C.L. Hubbs, « il devait y avoir probablement moins de 100 survivants ». La chasse n'étant plus rentable, fut alors abandonnée et le gouvernement mexicain prit des mesures de protection très sérieuses. Immédiatement la population d'Eléphants de mer augmenta, d'abord très lentement, puis de plus en plus vite (fig. 2). D'autre part, alors que lors de la redécouverte de l'espèce, celle-ci était cantonnée sur l'Ile Guadalupe, petit à petit les Eléphants de mer recolonisèrent leur ancien habitat. C'est ainsi qu'à partir de 1925 (peut-être même un peu avant) des individus étaient de nouveau établis de façon régulière sur les différentes îles du groupe San Benito. En 1950, par exemple, et d'après Bartholomew et Hubbs, sur un total de 5.456 *Mirounga angustirostris*, 4.548 se trouvaient sur l'Ile Guadalupe et 908 sur les Iles de l'archipel San Benito.

Voici donc un exemple remarquable d'espèce sauvée juste avant extinction. On est maintenant en droit d'espérer que cet animal va continuer à se multiplier et que la population ira en augmentant. En effet, comme le soulignent Bartholomew et Hubbs « rien ne permet de penser que la courbe [d'accroissement du troupeau] ait approché son point d'inflexion ». En outre, « l'espèce ne fait que commencer à s'étendre dans l'habitat qu'elle occupait autrefois et dispose encore, en Californie aussi bien qu'en Basse Californie, d'un espace énorme et pratiquement inoccupé ».

On peut donc raisonnablement espérer que l'augmentation de la population d'Eléphants de mer du Pacifique nord permettra un jour de reprendre une exploitation rationnelle de cette espèce.

Conclusion. — Il est inutile de rappeler en détail les massacres dont on été victime l'Eléphant de mer austral, le Phoque moine de la Méditerranée, le Phoque moine des Caraïbes, les Otaries d'Australie et de Nouvelle-Zélande, etc., etc. Les quelques exemples cités suffisent. Ne permettent-ils pas de dégager des conclusions et des enseignements ?

Aucune espèce animale ne peut, sans disparaître, supporter longtemps des prélèvements intensifs. Il est d'un meilleur rendement, je ne dis pas pour les chasseurs peut-être, mais certainement pour l'économie nationale, de réglementer l'exploitation afin qu'elle puisse *durablement* rapporter des bénéfices, plutôt que de provoquer, après quelques années de massacre, la disparition d'une source de richesse.

Pour ce qui est des Kerguelen, on ignore le nombre des Eléphants de mer qui fréquentent leurs quelque 1.580 kilomètres de côtes. Nul n'est en mesure de donner un chiffre même approximatif. Néanmoins on parle de 250.000 à 300.000 têtes. Sur quelles observations repose ce chiffre ? Sans doute les Eléphants de mer sont-ils très nombreux, à la bonne saison, sur la côte Est de la Péninsule Courbet; mais on ne saurait, par une simple règle de trois, en conclure que, s'il y a tant d'Eléphants de mer sur dix kilomètres de côtes, il y en a dix fois plus sur cent kilomètres, et ainsi de suite — sans tenir compte, par exemple, de la nature des côtes, qu'elles soient sablonneuses, rocheuses ou même inabordables. D'ailleurs les recensements de populations animales sont souvent déroutants, certaines régions qui paraissaient favorables étant parfois inoccupées sans raison apparente. Commencer une exploitation en partant de chiffres aussi incertains est donc dangereux.

Quant aux mesures qui paraissent nécessaires pour la protection de l'espèce, elles sont les suivantes :

1) En premier lieu, procéder à un recensement précis du troupeau, travail qui ne peut être mené à bien que par un naturaliste déjà au courant de la question. En effet, il convient de décompter aussi exactement que possible, les mâles reproducteurs (harem bulls), les mâles sexuellement adultes mais célibataires (idle bulls), les jeunes mâles, les femelles et les nouveau-nés. Ce travail doit être évidemment refait tous les ans pour suivre les fluctuations du troupeau.

Sur les bases d'un tel recensement, on peut alors déterminer le nombre de mâles adultes que l'on peut tuer annuellement, chiffre qui sera d'ailleurs à réviser suivant le comportement du troupeau, en particulier suivant son rythme d'accroissement ou de déclin.

2) Etablir des réserves totales dans certaines îles ou le long de certaines côtes dans un dessein de protection générale de la faune et de la flore. Le reste des côtes de l'archipel sera divisé en trois ou quatre secteurs, chaque secteur étant ouvert à la chasse réglementée pour une année, par roulement.

Enfin il est bien évident que les opérations de chasse devront être suivies par un naturaliste chargé de les surveiller et de faire respecter les règlements en vigueur.

Ces mesures s'inspirent de celles que les Anglais ont appliquées dès 1911 en Géorgie du Sud où elles ont donné toute satisfaction. Elles ne sont d'ailleurs pas immuables;

c'est ainsi qu'à la suite d'observations récentes (R. M. Laws 1953) les règlements de la Géorgie du Sud vont être modifiés (1).

En conclusion, si l'on ne veut pas risquer de détruire un capital précieux et considérable, mais au contraire le mettre en valeur rationnellement, une réglementation stricte et une surveillance scientifique régulière s'imposent, et cela dans l'intérêt même de l'exploitation.

AUTEURS CITÉS

- BARTHOLOMEW, G.A., Jr., 1950. — A male Guadalupe fur seal on San Nicolas Island, California. *Jour. Mamm.*, 31 : 175-180.
- BARTHOLOMEW, G.A. Jr. et HUBBS, C.L., 1952. — Winter population of Pinnipeds about Guadalupe, San Benito and Cedros Islands, Baja California. *Jour. Mamm.* 33 : 160-171.
- GWYNN, A.M., 1953. — Notes on the Fur Seals at Macquarie Island and Heard Island. *A.N.A.R.E. Interim Reports*, 4.
- KING, J.E., 1954. — The Otariid Seals of the Pacific Coast of America. *Bull. Brit. Mus. (Nat. Hist.) Zoology*. Vol. 2, n° 10, 311-337.
- LAWS, R.M., 1953. — The Elephant Seal industry at South Georgia. *The Polar Record*, vol. 6, n° 46.
- LAWS, R.M., 1953b. — The Elephant Seal, *Mirounga leonina*, Linné, I, Growth and age. *Falklands Is. Dep. Survey, Sci. Rep.* 8.
- MATTHEWS, L.H., 1924. — The Natural History of the Elephant Seal, *Mirounga leonina*, with notes on other seals found at South Georgia. *Discovery Reports*, vol. 1.
- MERRIAM, C.H., 1897. — A new fur seal or sea-bear (*Arctocephalus townsendi*) from Guadalupe Island, off Lower California. *Proc. Biol. Soc. Washington*, 11 : 175-178.
- MURPHY, R.C., 1914. — Notes on the Sea Elephant, *Mirounga leonina*. *Bull. Amer. Mus. Nat. Hist.*, vol. XXXIII, 2.
- NUNN, J., 1850. — Narrative of the wreck of the *Favorite* on the Island of Desolation, detailing the adventures, suffering and privations of J. Nunn. Londres, 1850.
- PAULIAN, P., 1952. — Sur la présence aux Iles Kerguelen d'*Hydrurga leptonyx* (Bl.) et d'*Arctocephalus gazella* (Pet.) et notes biologiques sur deux Phocidés, *Mammalia*, T. XVI, n° 4.

(1) Le nombre des mâles adultes ne serait plus tout à fait suffisant pour assurer à l'époque convenable la fécondation des femelles, ce qui fait que la période de mise bas est nettement prolongée. A ce point de vue, des comparaisons entre la durée de la période de mise bas en Géorgie du Sud et aux Kerguelen (P. Paulian, 1954) sont très suggestives.

- PAULIAN, P., 1953. — Pinnipèdes, Cétacés et Oiseaux des Iles Kerguelen et Amsterdam. *Mém. Instit. Scient. Madagascar. Série A*, T. VIII.
- PAULIAN, P., 1954. — Sur quelques variations de la date de mise bas de l'Eléphant de mer (*Mirounga leonina*). *Mammalia*, T. XVIII, n° 4.
- PÉRON, 1824. — Mémoires du Capitaine Péron sur ses voyages. (Paris).
- SCHEFFER, V.B., 1954. — A population study of the Alaska Fur Seal. *U.S. Fish and Wild Life Service. Spec. Scient. Rep. Wildlife*, n° 12.
- SIVERTSEN, E., 1954. — A survey of the Eared Seals (Family *Otariidae*) with remarks on the Antarctic Seals collected by M/K « Norvegia » in 1928-1939. *Det Norske Videnskaps-Akademi I Oslo Scient. Res. of the Norwegian antarctic expeditions 1927-28 et sqq.* N° 36.
- STARKS, E.C., 1922. — Records of the capture of Fur Seals on land in California. *California Fish and Game*, 8, 155-160.
- TOWNSEND, C.H., 1924. — The Northern Elephant Seal and the Guadalupe Fur Seal. *Nat. Hist.*, 24, 567-578.
- TOWNSEND, C.H., 1930. — Guadalupe Fur Seal in 1929. *Bull N.Y. Zool. Soc.* 33 : 32.
- TURBOTT, E.C., 1952. — Seals of the Southern Ocean. *In The Antarctic Today*. Wellington.